

27- Qu'est-ce que la résistance en Eure et Loir ?

Qu'est-ce que la résistance ?

Le terme « **réseau de résistance** » recouvre toutes les formes d'organisation de la lutte à savoir :

Les maquis comme ceux de Plainville, Neuville les bois, Crucey et la Ferté Vidame

Les groupes de résistants qui sont à la ferme le jour et qui agissent la nuit

Les réseaux de renseignements pour les alliés à Londres

Les réseaux d'évasion pour libérer des prisonniers en France comme à Voves

Les réseaux de récupération d'aviateurs alliés tombés lors des crashes

Les réseaux de noyautage des administrations publiques pour remplacer les collabos à la libération

La résistance en Eure et Loir est souvent résumée à la présence du Préfet Jean Moulin et aux événements dramatiques qui s'y déroulèrent à Chartres en juin 1940. Le parcours de cet homme après son passage dans ce département et les responsabilités qu'il assumât ont construit une image de « premier résistant » qui n'est pas usurpée mais qui cache aussi la réalité de la construction d'un phénomène de masse qui verra plus d'un millier de jeunes gens prendre en mains le destin du département.

Jean Moulin décide en juin 40 de rester en place et de pourvoir aux besoins gigantesques d'une population apeurée par l'invasion allemande et comprenant des milliers de réfugiés de Belgique et du Nord de la France.

En juin 40, des maires en accord avec le Préfet Moulin décident d'autoriser les occupations de bâtiments, de champs et l'utilisation des

animaux errants et abandonnés au profit des réfugiés à la condition qu'ils se comportent avec respect comme s'ils en étaient propriétaires. Cette décision ne fait que valider une pratique fortement entamée par les foules qui fuient vers le sud.

Les habitants partis en exode reviendront vite récupérer leurs biens, parfois pillés par des réfugiés ou même par leurs propres voisins, et commence alors la longue occupation allemande. Des kommandanturs sont installées dans les petites villes sous le contrôle de la Felkommandantur 751 à Chartres elle-même sous le commandement de celle d'Orléans.

L'occupation, qui va durer 4 ans commence.

Alors que des soldats logent chez les habitants des villes et villages les officiers se sont installés dans les châteaux et dans les grosses maisons bourgeoises.

Des tranchées et des trous d'hommes sont creusés au bord des routes par des villageois réquisitionnés pour servir d'abris aux soldats craignant les bombardements. Il y a des trous partout, dans les villages, dans les jardins et sur les cotés des routes principales

Se pose alors une question : faut-il résister à cette armée d'occupation et comment?

Résister c'est d'abord agir.

L'action sera au cœur de **ces quelques mois de 1944** où la confrontation avec un ennemi aguerri disposant de forces éminemment supérieures va modifier le cours de l'histoire. La fierté va changer de camp. Le doute et même la peur vont envahir les certitudes des vainqueurs arrogants de 1940 devant les actes de ceux qu'ils appellent les « terroristes ».

A la Framboisière petit village vers Senonches, on connaît le nom d'Etienne Achavane , natif du village en 1892 fils d'instituteur et ouvrier agricole. Il habite St Lubin des Joncherets en 1940 et décide de se réfugier vers Rouen où il va saboter les lignes téléphoniques commandant le terrain d'aviation de Boos occupé par la Luftwaffe. Les

bombardiers anglais détruiront deux dizaines d'avions et feront 18 victimes parmi les allemands.

Dénoncé, jugé et condamné, il est fusillé le 4 juillet 1940 l'un des premiers d'une longue série de martyrs.

Il y aura d'autres actes individuels de résistance comme ceux de Mr Pone électricien qui sabote les installations de l'aérodrome de St André de l'Eure en 41 : 3 bombardiers détruits et 13 morts parmi les soldats.

Mais la Résistance ne peut se construire sur des actes isolés et individuels commis par des français courageux qui le paient de leur vie.

La Résistance doit s'organiser autour d'objectifs clairs avec des gens sûrs et avec un encadrement strict pour éviter l'aventurisme.

Quelle est l'attitude de la population durant l'occupation ?

Il y a eu plusieurs périodes où les mentalités vont évoluer : De 40 au début de 43, c'est l'attentisme de la plus grande partie de la population. Globalement, les habitants font confiance à Pétain « pour limiter les dégâts », tout en réclamant le retour des prisonniers de guerre français qui sont dans les stalags et qui manquent à la ferme et aux champs.

Bien sûr, le flot de réfugiés ou de parisiens affamés venant chercher pitance en campagne va créer l'appétit des spécialistes du marché noir que l'on appelle souvent le troc. Des réquisitions d'animaux, de fourrage et de récoltes sont imposées aux paysans ; Elles sont souvent payées au-dessous de leur valeur par les allemands.

Le pillage allemand des ressources, les restrictions et les tickets, la répression aussi vont faire changer les mentalités. Mais c'est surtout la création du STO en février 43 qui va créer les conditions du refus puis du développement de la résistance armée.

Tous les jeunes nés en 1920, 21 et 22 doivent faire des choix car ils sont tenus de rejoindre les usines en Allemagne sous peine de poursuites et de déportation.

Dans le département, 5000 partiront et on estime à près d'un millier ceux qui se cacheront.

Soyons clairs : ils ne rejoindront pas tous la résistance loin de là. Beaucoup quittent leur région et se réfugient ailleurs, souvent dans des fermes où ils travaillent contre gîte et couvert. Mais pas question de sorties, de contacts ou de petites amies car la feldgendarmérie veille et contrôle les papiers sur les routes comme les gendarmes français d'ailleurs.

Après les hommes mûrs prisonniers en Allemagne, c'est la génération suivante qui part au STO ou en clandestinité. Il n'y a plus de bras pour assurer la production agricole et la pénurie s'aggrave. Le climat est détestable : on se méfie de chacun, il ya des dénonciations de voisins, de femmes contre leur mari, des collabos qui s'enrichissent en trahissant, etc.

C'en est trop pour certains.

Progressivement, la population va basculer de l'attentisme à l'espoir d'une libération.

Comment rejoindre la Résistance et échapper au STO?

Il y a plusieurs solutions :

- prendre le maquis directement mais il faut une nouvelle carte d'identité. Les secrétaires de plusieurs mairies, en général des instituteurs locaux, en fabriqueront des dizaines comme beaucoup de maires sympathisants
- le docteur Biot de La Ferté Vidame opère de l'appendicite les réfractaires qui gagnent trois mois ainsi. Beaucoup de ces futurs maquisards peuvent montrer ainsi une cicatrice. Dans d'autres villes, c'est une fausse hernie qui sera « opérée ».

Les requis STO prennent contact avec les familles de ceux qui sont prisonniers ou qui sont déjà STO en Allemagne. Ces derniers adressent des fausses cartes postales attestant de la présence du requis réfractaire en Allemagne. Les requis prennent un billet de train pour l'Allemagne qui est enregistré comme preuve du départ et fuient ensuite au maquis. En fait on ne peut pas parler précisément de maquis avant le débarquement du 6 juin 44, à part une ou deux exceptions.

Il y a des groupes qui se sont constitués à partir de contacts longs et patients entre ceux qui n'acceptent pas l'occupation et la défaite. Ceux là sont une poignée et agissent avec de multiples précautions. La population du village et des alentours ignore totalement ce qui se prépare dans la clandestinité.

Des précurseurs ont patiemment tissé des liens avec comme objectif celui de créer les conditions d'un combat contre l'occupant.

On peut en citer quelques-uns comme Mary Thibault à Morvilliers, Joseph Le Noc à la Ferté Vidame, Jules Divers à Clévilliers, Gabriel Herbelin à Nogent le Rotrou, Jean Renaudon à la Loupe, Jules Vauchey à Crucey ou Raymond Dive à Brezolles. La liste n'est qu'indicative.

Prenons l'exemple d'un des groupes, celui de Jules Vauchey :

Il est né en 1896 et tient un café à Malakoff en banlieue parisienne tout en étant douanier comme brigadier d'octroi. En 1939, il s'installe comme à Crucey au café du Nord. Il rencontrera Yvonne Leroic qui tient le Cri Cri d'Or l'autre café du village et qui deviendra sa compagne de résistance.

Vauchey va construire un noyau de gens sûrs pour agir contre les allemands. Cela prendra plusieurs années et au début de 1944, il peut compter sur des gens déterminés. Un maquis sera constitué au bois de Paradis, puis au bois de la Rue par des jeunes gens encadrés par quelques anciens comme Vauchey ou Dive.

On y retrouvera aussi Fernand Thierrée, maire de Crucey, Montet l'artificier, l'électricien Albert Marie et son fils, Raymond Renard de l'équipement, Georges Elie et bien d'autres.

Les jeunes affluent et progressivement le maquis de Crucey Brezolles se constitue. Il réunira entre 20 et 25 combattants qui logeront dans le bois de Paradis puis dans celui de la Rue.

Une foule de réfractaires STO arrive donc aux maquis. Il faut tester leur capacité de discrétion et d'engagement et on les place en ferme pour les tester.

3 sur 10 seulement seront pris au maquis.

Mais ceux-là seront les meilleurs.

Au Nord-ouest du département, un autre groupe se constitue à la Chapelle Fortin en février 44 dans un vieux fournil à Bichon qui sera le poste de commandement et la cache d'armes. Par la suite, trois lieux seront équipés pour accueillir les maquisards en forêt ou dans une ferme. Parmi les 50 jeunes qui composent ces groupes de maquisards de La Ferté Vidame, il y a François Grousseau qui habite la Framboisière et qui, sous le nom de Popeye, va se distinguer au maquis par sa hardiesse. Il sera même un temps garde du corps du Général de Gaulle lors de son passage à Chartres lors de la libération de la ville.

Dans les bois de Fontaine les Ribouts, c'est un autre groupe de maquisards qui s'installe en juin 44 sous le nom du maquis de Saulnières. Ce groupe sera féroce décimé par les SS de la division Hohenstauffen en retraite de la poche de Falaise. 10 maquisards y perdront la vie au combat direct ou en étant pendus devant tous les habitants réunis de force sur la place de Neuville les bois.

Comment sont organisés les maquis ?

Donnons la parole à Raymond Dive, chef de groupe du maquis de Crucey sous la direction de Jules Vauchey où ils sont une quinzaine dans le bois à chercher à s'abriter pour y dormir :

Chacun se déplie et recherche le lieu confortable qui, sans la broussaille et sans trop de travail lui fournira la couchette pour la deuxième nuit sous bois. On pense d'abord à la litière ; puis, quand le matelas de feuilles ou de fougères paraît suffisant pour faire oublier au corps les bosses des cailloux ou des racines, on pense à se préserver contre le vent, contre la pluie probable et aussi contre les regards des visiteurs imprévus.

Le soir, le camp a une curieuse physionomie. Suivant l'ingéniosité de chacun, les gîtes présentent des aspects très différents. De la hutte indienne à celle du castor avec quelques variantes passant par le nid de pie ou de vannier renversé.

Plus tard le logement prendra l'allure d'un véritable camp retranché au bois de la Rue avec cabanes en bois recouvertes de végétations, tente marabout pour les réunions, réfectoire en plein air, poste de commandement et même prison.

Il faut nourrir la troupe de jeunes gens affamés et c'est le rôle indispensable des habitants qui soutiennent les maquis. Sans eux, et ils seront nombreux, les résistants n'auraient pas pu tenir dans la clandestinité.

Ils méritent d'être cités et notamment : le couple de charbonniers Tessier à la Rue, la ferme Lefol à la Couvertière, Mme Dejonc au château de Paradis pour le maquis de Crucey et M. Roger épicier de Réveillon, MM Devé et Garnier boulangers pour le maquis de La Ferté Vidame. Beaucoup d'autres que l'on appellera des sédentaires soutiennent le maquis et lui permette de survivre et d'agir. Sans ces habitants, la lutte armée n'était pas possible.

Quant au tabac, très recherché et très rare à l'époque, ce sont des commandos de résistants qui dévaliseront les dépôts officiels comme seront dévalisées les mairies pour récupérer des tickets d'alimentation.

Nourris et logés, il faut maintenant former au combat tous ces jeunes qui n'ont jamais fait de service militaire. Leur apprendre le maniement d'armes, le tir, et surtout la discipline et la discrétion.

Les liens avec la famille et les amis doivent être revus car toute indiscretion met en péril tout le maquis que la Gestapo et la Milice cherchent à détruire.

On ne quitte pas le maquis sans une permission du chef. Si quelqu'un ne respecte pas les consignes de sécurité, une sorte de tribunal se réunit et condamne le résistant.

Comment trouver des armes ?

Au début, ce sont deux ou trois pétoires de 14-18 qui sont le seul armement du maquis de Crucey. A la Ferté Vidame, ils ont reçu quelques mitraillettes STEN fournies par le maquis de Plainville et livrées par Gabriel Herbelin. Ailleurs et notamment en Beauce des armes ont

été cachées après les combats de 1940 lorsque les champs en étaient remplis mais ce matériel est désuet et usagé .

C'est très insuffisant pour agir militairement et les résistants se bornent à saboter les lignes électriques et téléphoniques dont les poteaux sont sciés au passe-partout ou bien ils suppriment les poteaux indicateurs pour désorienter l'occupant sur les routes.

Les armes sont en Angleterre, pays qui ne sait presque rien de la résistance naissante car il n'y a pas de moyen de communication. En France occupée, les postes de radio ont été déposés en Mairie comme les armes de chasse sur instruction de la Kommandantur.

Quelques postes ont été cachés par les maquisards qui écoutent les appels à résister provenant de Londres, mais sans arme que faire ?

Il faut établir une communication directe avec Londres

En 1943, Jean Moulin qui est devenu Rex ou Joseph Mercier, coordonne la création de structures permettant cette communication en zone Sud puis en zone Nord.

Des agents français sont formés sous l'uniforme anglais puis déposés en France en civil par de petits avions Lysander. En général il s'agit d'un binôme : un instructeur d'armes et un opérateur radio avec émetteur.

En Eure et Loir, André Gagnon va créer les conditions des futurs parachutages au sein du Bureau des Opérations Aériennes dépendant des services gaullistes de Londres. Des terrains de parachutages sont choisis méticuleusement. Il y en aura une vingtaine sur l'Eure et Loir dont les deux tiers recevront des armes.

Les conditions sont multiples et pas faciles à réunir.

Il faut des zones dégagées, sans DCA allemande, avec des équipes de récupération, de stockage et de distribution des armes reçues.

Le premier parachutage d'armes se déroulera le 23 mars 43 à Meslay le Grenet sur le terrain appelé Bison. Il y aura environ 35 parachutages sur tout le département.

Les terrains sont dénommés et les équipes de réception reçoivent des phrases codées annonçant le parachutage.

Par exemple pour les maquis de Crucey et de la Ferté Vidame sont choisis :

- la plaine de La Pommeraie entre La Saucelle et Angennes (terrain Fusain)
- St Lubin de Cravant au nord de Revercourt (terrain Pastel).
- Digny (terrain Crayon)

Les agents parachutés ou déposés par Lysander apportent avec eux des codes de reconnaissance sous la forme de phrase que l'on écouterait sur la BBC.

Les phrases codées ont été annoncées sur la BBC 3 fois dans la même journée et la nuit suivante l'équipe doit être sur le terrain de réception ce qui suppose un lien rapide et efficace avec les groupes de maquisards.

Exemple de phrase :

- à DIGNY : « Justine n'est plus dans son box »
- à la Pommeraie « tiens voilà du boudin »
- A St Lubin de Cravant « tu seras un soldat de marine »

Chaque terrain est doté de plusieurs phrases secrètes que l'on utilisera à chaque parachutage en suivant une liste. Une série de lettres et de chiffres codés suivra la phrase et cela permet aux maquisards de vérifier sur la carte Michelin les coordonnées du terrain annoncé. Les résistants où qu'ils soient, écoutent la BBC aux heures convenues et dès que l'annonce est faite, ils rejoignent le terrain choisi avec attelage et charrettes. Ils se retrouvent à plusieurs dizaines la nuit, souvent sans se connaître, à attendre les avions Halifax qui vont larguer les containers.

Il faut se signaler au sol pour guider les avions et c'est difficile avec les torches électriques réparties en position de flèche. De plus, il faut une nuit sans nuages. Beaucoup de contraintes sont exigées pour la réussite d'un parachutage.

Avec les appareils **S Phone et Euréka**, tout cela sera amélioré. Ils permettent de communiquer directement avec le pilote bien avant que l'avion soit en vue pour le guider correctement.

Souvent, plusieurs maquis (il y en aura quatre qui sont permanents dans le département) et les groupes de résistants en ville, participent ensemble à la réception des lourds containers de 200 Kg qu'il faut charrier et cacher de suite.

Les chefs des maquis sont là aussi pour récupérer **les valises contenant argent**, instructions et denrées rares comme les cigarettes et le café qui seront distribués.

Les parachutes sont enterrés sur le champ et toute trace disparaît sur le terrain tandis que **les charrettes ou les vachères** partent avec leur chargement d'armes pour les répartir entre les groupes de résistants.

Voici un cas précis de parachutage :

Le 20 juillet 1944 à La Pommeraie la nuit est noire et le brouillard s'est levé. Au sol il y a le capitaine Pierre JEROME (Gérard Dedieu), Jules Divers (Les Chaises) ainsi que Bonnin et Confais, ; Raymond Dive et Fernand Montet (Crucey), ANATOLE (Joseph Le Noc) de La Ferté Vidame et SINCLAIR (Maurice Clavel) le Chef départemental de la Résistance. Les groupes de Dreux, Saulnières et Maillebois sont également présents.

SINCLAIR utilise le « S Phone » appareil de communication directe avec le pilote reçu lors d'un précédent parachutage. L'avion est encore au-dessus de Verneuil sur Avre quand la communication s'établit.

Au sol un radar démontable (EUREKA) est branché sur une antenne mobile qui émet un signal puissant grâce à une batterie et l'avion perçoit le signal quasiment depuis son décollage en Angleterre. Il n'a plus qu'à suivre sur son cadran pour arriver au lieu de réception.

Cet appareil est si précieux qu'il a été piégé au montage pour éviter qu'il tombe intact aux mains de l'ennemi. Avec une précision de l'ordre de 50 mètres la réception est facilitée

Les armes sont là. Il y a des mitraillettes STEN, des fusils mitrailleurs GLEN, des mines anti chars, des grenades, et des crottins avec toute la panoplie des crayons allumeurs. Cependant, les notices sont en anglais que personne ne parle sauf Popeye. D'où la nécessité d'une formation poussée des recrues sans expérience.

La nuit, on entendra parfois des tirs dans les bois; ce sont les maquisards qui s'entraînent avec leurs instructeurs.

Deux d'entre eux, appartenant au SOE britannique bien que français, sont affectés à l'Eure et Loir. Il s'agit de Robert BRUHL (lieutenant Georges) et de Gérard DEDIEU (Jérôme Pierre). Ce dernier a été parachuté avec Ginette JULLIAN (Adèle ou Janistress) opératrice radio qui va abattre un travail phénoménal de communications avec Londres dans des conditions très risquées. Il faut savoir que les opérateurs radios vont être presque tous découverts et fusillés sur le champ par les allemands.

Ginette se déplace sans cesse avec ses quartz pour émettre avec un des dix postes émetteurs cachés dans des églises ou chez l'habitant. Le repérage goniométrique est doublé par un avion mouchard équipé que les allemands utilisent de jour et de nuit. Un service de sécurité est attribué à l'opératrice qui a toujours deux grenades et un pistolet sur elle.

Passer à l'action contre des forces très supérieures

Examinons le rapport des forces en présence dans le secteur de Senonches –la Ferté Vidame:

Du côté des maquisards de Crucey, on dénombre de 20 à 25 hommes cachés au bois de Paradis bien encadrés et relativement dotés d'armes individuelles et d'explosifs.

Du côté allemand, ce sont environ 1000 soldats qui sont cantonnés à Senonches et dans les villages alentour. Ils ont des véhicules blindés, des canons, des armes lourdes et reçoivent des renseignements fournis par les collaborateurs et les services de Pétain.

A la Ferté Vidame, en face de la cinquantaine de maquisards logés en forêt et dans les fermes, une brigade de 300 SS spécialisés dans la répression anti-maquis est installée dans le Parc Citroën.

Ce déséquilibre des forces conduira la résistance à éviter toute confrontation directe avec l'ennemi et à choisir plutôt les coups de main ciblés.

Depuis juin 40, il n'y a plus de combats en France occupée. La Wehrmacht et les SS ne se battent plus contre des soldats. Ils administrent le pays qui est pillé entièrement.

Senonches et sa forêt sont devenues des lieux prisés par l'occupant.

D'abord en faisant construire par des français le Camp Gneisenau, dépôt de munitions gigantesque sur 562 hectares où sont répartis les explosifs et bombes qui serviront lors de la bataille du débarquement allié. Plus de 2500 abris reçoivent chacun un demi-wagon de munitions débarqués de la gare de Senonches. Les lignes forestières ont été élargies de 50 mètres de chaque côté pour installer ces abris.

L'aviation anglaise a bien du mal à neutraliser ce dépôt à cause de sa taille et de sa répartition. Plusieurs bombardements ne réussiront pas en juillet 44 jusqu'au moment où un homme seul pourra leur fournir les plans détaillés et permettre la destruction du dépôt le 28 juillet 44.

Il s'appelle Elemer Fisher, juif hongrois et libraire parisien caché à la Lande sur Eure.

Dès mai 44, l'instituteur de Boullaye Mivoie, résistant affilié aux FTP, avait dessiné un plan global du dépôt pour le transmettre à Londres.

Il s'appelait Maurice Gledel et a été dénoncé par une femme ; arrêté, très violemment torturé et finalement abattu par les SS.

La présence de forces allemandes si nombreuses n'est pas seulement due au dépôt de munitions. La forêt de Senonches est aussi un lieu de détente pour des dignitaires nazis qui y viennent chasser le gros gibier et passer des soirées fines au Château de La Fresnaye eu nord ouest du massif.

C'est déjà le cas à l'automne 40 où Hermann Goering exige la présence de Jean Moulin, alors Préfet, au départ de sa chasse. En 41, le commandant suprême des forces de l'ouest c'est-à-dire Friedrich Von den Lippe sera également chasseur ici. En 42 ce sera le tour de Karl Heinrich von Stulpnagel commandant du Gross Paris.

Ces visiteurs sont très protégés par leurs soldats SS et les conditions de l'action résistante n'en sont que plus difficiles.

Malgré tout cela, la Résistance va passer à l'action militaire.

Le choix de la stratégie adoptée résulte de cet immense déséquilibre des forces en présence. Pour la résistance, c'est l'attaque surprise qui est choisie.

Il n'y aura aucune bataille frontale, ce qui aurait été un suicide.

Les « terroristes » comme les nomment les allemands, repèrent des objectifs, arrivent en silence la nuit, frappent et s'évanouissent dans la nature. Ils connaissent chaque chemin, chaque bosquet, chaque ferme amie et l'ennemi ne peut les poursuivre.

Mais si l'un d'entre eux est pris, souvent sur dénonciation par des français, c'est l'exécution immédiate. A Crucey, il y aura quelques blessés au combat mais pas d'exécution tandis qu'à la Ferté Vidame 3 maquisards de 20 ans seront torturés puis fusillés au Château du Gland en aout 44.

Un des faits d'armes des plus marquants s'est déroulé au Pont de Magny sur la route entre Brezolles et la Ferté Vidame. A cet endroit, les nombreuses colonnes blindées qui remontent vers la Normandie après le débarquement, empruntent ce pont étroit au-dessus de La Meuvette. Les véhicules se suivent et ne peuvent s'y croiser ce qui attire l'intérêt des maquisards de Crucey pour réaliser une attaque avec les crottins.

Ces engins de la taille d'une boîte de cirage sont de petits explosifs destinés à crever les pneus des véhicules sous une pression de 15 kg. Recouverts de goudron et de terre, ils ressemblent à du crottin de cheval très présent sur les routes de l'époque.

Écoutons Raymond Dive décrire une de ces attaques :

Le 16 juin, je décide de sortir pour essayer les fameux crottins. Je pars avec Raymond Renard (après l'accord de Jules) .A 21H30 nous partons en chasse munitions en poche et mitraillette à la bretelle. 7km en une heure et quart.

Le pont de Magny est un endroit rêvé pour une expérience. Le calme règne. C'est avec une joie diabolique que nous préparons et amorçons nos pièges mignons. A pas feutrés, je vais placer mes petites boîtes pendant que Renard, mitraillette en main guette et tend l'oreille.

A tour de rôle nous prenons la garde. Renard s'allonge et s'endort, moi je veille. Malheureusement je m'engourdis et m'endors aussi. Une heure puis deux passent. Je m'éveille. Rien ne bouge. Je réveille le dormeur et lui passe les consignes. Je me replonge dans le pays des rêves.

A 3H50 je perçois dans mon sommeil une vague explosion. Je comprends ce qui se passe d'autant qu'une deuxième explosion se charge de me mettre les points sur les i.

Une colonne motorisée avec chars légers vient d'étreindre notre dispositif surprise. La voiture estafette légère perd deux roues et va se coucher dans le fossé. Les occupants indemnes sortent du véhicule en vociférant je ne sais quelles injures et s'empressent autour des blessés dont un officier qui casse sa pipe quelques heures plus tard.

Le reste du convoi arrive et nous jugeons bon de nous replier à 50 m de là sous couvert d'un plan de pommiers.

Plan ! plan ! Deux explosions, deux gerbes orange montent vers le ciel et le grincement des chenilles d'une camionnette s'arrête. Maintenant c'est un poids lourd qui arrive, une citerne sans aucun doute. Son passage sur le pont est salué par deux nouvelles explosions. Le poids lourd ne s'arrête qu'après avoir redressé la chenillette qu'il est allé heurter violemment.

Le vacarme des chars qui arrivent s'enfle puis tout se tait. La colonne est là.

Nous nous esquivons et pressons le pas pour être de retour avant le lever du jour.

Les attaques avec des crottins et celles avec des mines de 3,5 kg deviendront fréquentes sur les routes empruntées par les convois allemands. Elles se déroulent loin des habitations pour éviter les prises d'otages et ne donneront lieu à aucune arrestation de résistants.

La stratégie s'avère payante pour la résistance.

Cependant, les maquisards ne sont pas à l'abri des dénonciations ou des informations obtenues par la gestapo auprès des résistants arrêtés.

La destruction du maquis de Crucey.

Tant que ce groupe de résistants est fixé à Paradis ou à la Rue, il se spécialise dans les attaques de convois avec les explosifs placés la nuit sur les routes. Une fois leur effet assuré sur les convois, ce sont les mitraillettes, les grenades et le fusil mitrailleur qui entrent en action.

Mais si cela est demandé par le commandement départemental, le maquis fait des prisonniers parmi les soldats. Ainsi, le 9 juillet, Silvia Montfort vient à la Rue pour passer cette consigne. Dive et Farjon partent avec le grand Charles sur la route de la Framboisière où deux soldats ont été repérés. Une courte bataille a lieu et les soldats sont désarmés. L'un d'eux résiste et doit être abattu par Dive. Il sera enterré dans le bois de Paradis après avoir été délesté de ses armes et ses papiers. L'autre est ramené au maquis où il effectuera les corvées pour les maquisards, ne regrettant pas du tout sa vie de soldat.

Il sera libéré par l'attaque allemande du maquis qui se déroule le 25 juillet 1944.

Ce jour-là, à l'aube, 600 à 800 soldats encerclent le bois de la Rue, les chemins et les hameaux alentour. La veille et l'avant-veille des camions de miliciens sont apparus dans le hameau et ont fait feu en direction du bois en tirant à l'aveugle.

C'est donc l'alerte au maquis. Ils sont 15, terrés dans le bois avec leurs armes, et se positionnent en hérisson à la corne Nord-Ouest du massif. Le combat est trop inégal et c'est un massacre qui s'annonce. Pendant que Raymond Dive, qui était à l'extérieur au moment de l'encerclement, tente de contourner le bois revêtu de son uniforme de cantonnier, les maquisards décident d'enterrer leur armement et de tenter une sortie par petits groupes entre les patrouilles qui ne peuvent tout boucler compte tenu de l'étendue de la zone.

Avec des outils de bucherons, ils sortent progressivement et se réfugient vers Angennes. Les Allemands ne trouveront rien dans le bois où ils tirent à l'aveugle dans les fourrés dans leur progression. Un maquisard sera touché légèrement par une de ces balles perdues mais tous sont sains et saufs. Dès ce moment, le maquis de Crucey déménage ailleurs où il continuera les attentats sur les routes. Plus tard, les cabanes seront réoccupées quelques nuits en fonction des besoins des maquisards.

Comment les Allemands sont-ils arrivés à connaître le lieu du maquis ?

Depuis le débarquement du 6 juin 44, la résistance est présente à Paradis et à la Rue. Il y a des allées et venues d'hommes jeunes, inconnus des habitants des hameaux, ce qui interroge certains. Dans le café d'Angoulvant à la Rue, certains maquisards s'attardent en bavardages inconsidérés. L'un d'eux y exhibe sa STEN pour impressionner les clients et le chef du maquis doit sanctionner ; il sera muté dans un autre maquis.

Le secret, gardien de la sécurité de chacun, est mal gardé et des informations peuvent remonter à la Gestapo de Brezolles.

De plus, le groupe de Crucey est spécialisé dans la récupération d'aviateurs alliés et dans leur convoyage vers les filières du retour en Angleterre.

Or ces filières sont infiltrées par la Gestapo et des dizaines d'aviateurs finissent dans les griffes des allemands qui les déportent en grand nombre. Sans le savoir, les maquisards de Crucey, remettent ainsi entre les mains des allemands des pilotes et des radios qui se croyaient sauvés. Depuis 1943, les Alliés cherchent à récupérer leurs pilotes pour continuer la guerre aérienne et les bombardements. Un aviateur coûte cher à former, cela demande au moins 6 mois et les pertes sont importantes. D'où l'enjeu de ces récupérations et le même enjeu pour les empêcher du côté allemand.

La stratégie des occupants consiste donc à laisser faire la résistance qui récupère les aviateurs avant de les prendre pour les déporter. Certes, il y a les attaques des maquisards contre les soldats mais la priorité est la prise des aviateurs tombés.

En juillet 44, les choses vont changer.

D'abord, la retraite allemande est sérieusement envisagée. Les alliés avancent en Normandie et le repli sur l'Allemagne a été décidé par Haut commandement allemand.

Ensuite, intervient le 18 juillet, le plasticage du viaduc de Cherizy, c'est-à-dire de la voie ferrée principale pour le ravitaillement allemand de

Normandie. L'attentat est à l'actif de la résistance départementale dont les éléments de Crucey comme Montet, Dive ou Popeye qui ont convoyés et posés les explosifs.

La Gestapo liquide ses dossiers et rassemble toutes les informations pour détruire les groupes de résistance du nord de l'Eure et loir.

Successivement les groupes de Dreux, Crucey et la Ferté Vidame vont être attaqués par la Wehrmacht :

- Pierre July chef de Dreux est arrêté le 22 juillet,
- le 25 c'est le tour d'Yvonne Leroic de Crucey et le maquis est encerclé à la Rue,
- le 10 août c'est le maquis de la Ferté Vidame qui est canoné et détruit tandis que trois maquisards sont exécutés.

Lors de l'arrestation d'Yvonne Leroic, il y a d'autres français dans le camion allemand qui les emmènent à la Kommandantur de Chartres. Pierre July est là, menotté à côté d'autres personnes. Direction la prison des Lisses à Chartres où Yvonne est détenue avec Jacqueline Frelat de Nogent le Rotrou. Cette dernière est agent du 2^{ème} bureau et sera libérée sans partir en déportation. Il y a aussi Mme Dufayet arrêtée à Boisville la Saint Père. Celle-ci avec Yvonne sont transférées 15 jours plus tard au Fort de Romainville puis en gare de Pantin une dizaine de jours après pour partir vers Ravensbruck.

Quant à Pierre July, il s'évadera dans des conditions obscures du wagon qui le conduit en Allemagne.

A Crucey les Allemands ont été conduits par July qui a sans doute parlé. Jules Vauchey est caché dans des touffes de dahlia devant le café tandis que les soldats fouillent la maison. Sa compagne Yvonne sera déportée de camp en camp jusqu'en avril 45 date à laquelle elle rentrera à Crucey avec 37 kg de moins et une santé détruite.

Vauchey s'enfuira vers Morvilliers, puis plus loin quand les soldats détruiront la ferme où il s'est réfugié. Les maquisards de Crucey reconstituent leur groupe et continueront le combat pour la libération de Dreux puis de Paris et enfin des poches de l'Atlantique.

Vers la libération

Dans les villages c'est l'heure de vérité pour les habitants qui se sont mal comportés ou qui sont soupçonnés de collaboration. Les autorités municipales sont souvent mises à l'écart car on leur reproche leur soumission à la Kommandantur. De nouvelles élections se dérouleront au printemps 45, mettant un terme à ces doutes et à cette période trouble.

Les maquisards sortent de l'ombre et imposent le retour à l'ordre républicain tout en essayant de limiter les règlements de compte et les tontes de femmes.

Ils n'y arrivent pas toujours.

Ainsi à la ferme Ansquer de Magny, deux jeunes soldats allemands en fuite avec un camion, tombent en panne d'essence. Ils sont affamés et pas du tout agressifs. Ce sont plutôt deux jeunes perdus dans la débâcle. Chez Ansquer, on n'est pas rancunier malgré les arrestations subies deux ans plus tôt. Les soldats sans armes sont nourris à la table de la famille réunie. Quelques énergumènes plus ou moins liés à la résistance arrivent et les embarquent vers Brezolles. Là, dans l'échauffement des esprits de la libération, ils sont conduits dans une ruelle et abattus sommairement. Ces faits d'armes peu glorieux resteront une exception mais ils ont existé alors que le gros des résistants est à Dreux avec les chefs pour libérer la ville.

Le bilan de l'action des maquis de Crucey et de la Ferté Vidame est impressionnant : des dizaines de véhicules détruits, quelques chars bloqués et attaqués par l'aviation alliée, plusieurs dizaines de prisonniers, et des soldats blessés ou tués en grand nombre. La résistance apparaît au grand jour le 15 août 44 lors de la libération du département par les américains. Ce sont les maquisards qui prennent le contrôle des villes, la sécurité des habitants et leur ravitaillement en attendant le rétablissement des autorités civiles ;

De braves gens s'étant réfugiés dans la plus grande neutralité pendant toute l'occupation prétendent à ce moment au pouvoir politique et se drapent de brassards FFI fraîchement cousus.

Les maquisards doivent alors faire un peu de ménage parmi tous ces arrivistes qu'ils appelleront les RMS (résistants du mois de septembre°

Chacun retrouve le sens de la patrie libérée avec le défilé des troupes américaines lourdement armées. Mais elles ne font que passer car la guerre continuera encore 8 mois. Une fois les chewing gum distribués, la population retombe dans ses préoccupations quotidiennes : réparer les dégâts des batailles et des bombardements, assurer le ravitaillement, rouvrir les commerces, etc...

70 ans après ces événements qui ont marqué les mémoires à jamais, on rencontre encore beaucoup d'ignorance sur les faits de résistance dans la région. Des versions plus ou moins fantaisistes circulent sur tel ou tel événement et le besoin d'un travail historique se fait sentir dans les interviews réalisées pour cette conférence.